

Littérature et presse du trottoir à la Belle Époque

Jean-Yves Mollier

Volume 36, numéro 3, 2000

Presse et littérature : la circulation des discours dans l'espace public

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/009724ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/009724ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (imprimé)

1492-1405 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Mollier, J.-Y. (2000). Littérature et presse du trottoir à la Belle Époque. *Études françaises*, 36(3), 81–94. <https://doi.org/10.7202/009724ar>

Résumé de l'article

Centré sur l'Affaire Dreyfus, cet article met l'accent sur une forme peu connue de littérature, celle qui circule sur le trottoir, dans le Paris fin de siècle, est vendue par les camelots et n'a que peu de rapports avec les genres nobles. Commercialisée à grande échelle, épousant les grandes scissions de la vie politique nationale, cette « littérature du trottoir » est le révélateur de l'entrée de la France dans la culture médiatique.

Littérature et presse du trottoir à la Belle Époque

JEAN-YVES MOLLIER

Si l'inscription, la pénétration ou l'infiltration de la littérature dans la presse sont presque aussi vieilles que le journal lui-même, la Belle Époque et les événements relatifs à l'affaire Dreyfus modifient profondément la situation et les relations entretenues par les deux institutions. Le vote de la loi du 29 juillet 1881, l'apparition des monotypes et des linotypes dans les imprimeries, la multiplication en ville des crieurs de journaux et des camelots, l'achèvement de la scolarisation universelle et la croissance des dépenses de loisirs dans le budget des familles, tous ces éléments concourent pour augmenter considérablement le lectorat des quotidiens. Ils amènent insensiblement les auteurs de fiction à accorder une plus grande attention au périodique, auparavant méprisé par rapport à son grand rival, la revue, et plus encore son antithèse, l'imprimé destiné à durer éternellement, le livre proprement dit. Celui-ci admet d'ailleurs sa propre hiérarchie et le volume fabriqué au format *in-octavo*, vendu 7 F 50 en édition originale — 200 FF 1999 — l'emporte sur les multiples in-18 à 3 F 50 ou à 1 F des collections bon marché¹. Adversaire du système du cabinet de lecture qui menaçait l'existence des écrivains autour de 1830, Balzac clamait son intention de paraître sous cette pompe lorsqu'il écrivait à Latouche, un an auparavant : « Je souscris à l'*in-12*, mais je voudrais être *in-8*⁰². » Quoiqu'un homme de lettres aussi réputé que Pierre Loti partage ce point de vue

1. Pour une analyse de ces phénomènes, voir Jean-Yves Mollier, *Louis Hachette (1800-1864). Le fondateur d'un empire*, Paris, Fayard, 1999.

2. Honoré de Balzac, *Correspondance*, t. I, édition de R. Piérot, Paris, Garnier frères, 1960-1969, p. 366, lettre du 9 janvier 1829.

esthétisant et élitiste quand paraît *Pêcheur d'Islande*, il ne peut demeurer complètement en dehors des mutations de son époque et il aura toutes les raisons de se féliciter de la reproduction de son œuvre dans la Nouvelle Collection illustrée à 0F95 de Calmann-Lévy en 1906. Tandis que les tirages cumulés du roman n'avaient pas dépassé 25 000 exemplaires avant 1906, ils atteindront un total de 500 000 exemplaires dans la nouvelle version en 1919³, ce qui traduit l'entrée des Français dans la consommation de masse des produits de l'imagination humaine.

Dès les années 1887-1898, des auteurs de plus en plus nombreux ont accepté, voire anticipé les transformations du fait littéraire. Le passage au journalisme d'Octave Mirbeau, de Maurice Barrès ou d'Édouard Drumont et de Paul Déroulède s'inscrivent dans cette réorientation des hommes de lettres qui va à contre-courant, du moins en apparence, de l'évolution propre de la presse. Alors que très longtemps journalistes et hommes de lettres s'étaient confondus⁴, les deux professions avaient tendance à se distinguer depuis l'avènement d'une presse populaire à un sou et les écrivains dignes de ce nom traitaient avec condescendance leurs homologues qui « tiraient à la ligne » pour s'enrichir, les auteurs de romans-feuilletons si décriés du Paris fin-de-siècle. Sans contredire ce *trend* séculaire, le long commerce des romanciers cités avec le journalisme montre que nombreux furent ceux qui refusèrent l'attitude des avant-gardes ennemies du vulgaire et du grand public. Certes, la qualité d'homme de lettres attribuée à Édouard Drumont surprend aujourd'hui, mais elle ne posait aucun problème à ses contemporains, y compris à ceux qui combattaient son antisémitisme virulent. Alain Pagès a rappelé récemment qu'à l'enterrement d'Alphonse Daudet, le 20 décembre 1897, les cordons du poêle étaient tenus par Émile Zola, Léon Hennique, Jules Lemaitre, Édouard Drumont, Paul Hervieu et Jules Ebner⁵, ce qui suffit à rétablir l'ordre des valeurs littéraires du temps et à éviter tout anachronisme rétrospectif engendré par la fixation du canon ou de la légitimité symbolique au xx^e siècle.

Puisque les grandes plumes de la Belle Époque n'éprouvaient pas d'aversion marquée pour l'imprimé périodique, la tâche de l'historien

3. Jean-Yves Mollier, *Michel et Calmann Lévy ou la naissance de l'édition moderne (1836-1891)*, Paris, Calmann-Lévy, 1984, p. 477-478.

4. Voir Marc Martin, « Journalistes et gens de lettres (1820-1890) », dans A. Vaillant (dir.), *Mesure(s) du livre*, Paris, Bibliothèque nationale, 1992, p. 107-123, et Christian Delporte, *Les journalistes en France. 1880-1950. Naissance et construction d'une profession*, Paris, Seuil, 1999.

5. Alain Pagès, *Émile Zola, un intellectuel dans l'affaire Dreyfus*, Paris, Séguier, 1991, p. 104.

des phénomènes culturels n'est pas seulement de relire les chroniques de ceux qui ont laissé un nom dans l'histoire littéraire mais de s'intéresser à ce que l'un des témoins du temps, le bibliophile John Grand Carteret, nommait « la littérature du ruisseau⁶ ». Conscient que l'une des caractéristiques de l'époque était la frénésie avérée des foules pour le papier, il savait que la consommation en avait doublé lors de l'acmé de l'affaire Dreyfus en janvier-février 1898. Avec deux cents tonnes de papier par jour destinées à finir dans la hotte du chiffonnier, l'armée de camelots et de crieurs de journaux parcourait les boulevards pour vendre qui les quotidiens à un sou, qui des lettres mortuaires humoristiques, qui des chansons de rues, des pamphlets ou des objets amusants en tous genres⁷. Ainsi était apparue une authentique « littérature du trottoir⁸ » qui était elle-même un produit destiné à alimenter la librairie du même nom pour le plus grand plaisir des badauds énervés par l'agitation politique que connaissait la France des débuts de la III^e République. Un exemple suffira provisoirement pour illustrer cette rage papivore : la publication simultanée par Émile Zola de la *Lettre à la France*, tirée à 47 000 exemplaires le 7 janvier 1898 et celle de Léon Hayard, titrée *Réponse de tous les Français à Zola*, qui connut deux éditions à 200 000 exemplaires enregistrées les 15 janvier et 12 février 1898, soit 400 000 exemplaires diffusés en moins de deux mois⁹. Il ne fait aucun doute dans ces conditions que l'une des raisons majeures qui poussèrent l'écrivain à confier sa *Lettre au président de la République* le 13 janvier à *L'Aurore* fut bien la prise en compte de ce que Félix Vallotton intitula *L'âge du papier* dans *Le Cri de Paris* du 23 janvier suivant où parut son admirable dessin¹⁰.

La descente de la littérature dans la grande presse au moment de l'affaire Dreyfus

Il suffit de relire les chroniques, trop injustement oubliées aujourd'hui, d'Octave Mirbeau pour comprendre l'importance que revêtait aux yeux de l'homme de lettres l'imprimé périodique. Publiées dans *L'Aurore* des années 1898-1899 pour la plupart, les soixante chroniques réunies en volume par Pierre Michel montrent combien l'écrivain était sensible à la

6. John Grand-Carteret, *Zola en images*, Paris, Félix Juven, 1908, p. 292.

7. Jean-Yves Mollier, « Zola et la rue », *Les cahiers naturalistes*, n° 72, 1998, p. 75-91.

8. Jean-Yves Mollier, « La librairie du trottoir à la Belle Époque », dans *Le commerce de la librairie en France au XIX^e siècle. 1789-1914*, Paris, IMEC, 1997, p. 233-241.

9. *Ibid.*, p. 237.

10. Jean-Yves Mollier, « Zola et la rue », *loc. cit.*, p. 75.

littérature de l'événement¹¹. Usant des mêmes procédés mis à l'œuvre dans ses contes ou ses romans les plus cruels, il maniait un humour corrosif destiné à abattre ses adversaires, réduits au rôle de pantins imbéciles ou de marionnettes mues par des forces menaçant l'organisation de la société et ses libertés les plus fondamentales. Millevoye, Déroulède, Drumont seront ses cibles préférées mais l'expert Belhomme et bien d'autres acteurs secondaires du drame firent l'objet de ses sarcasmes. Très proches par bien des côtés — le grossissement, l'exagération — de *L'abbé Jules* ou du *Jardin des supplices*¹², ces pages de combat privilégiaient également la forme du court dialogue pour rendre le récit plus vivant et servir la démonstration. Zola n'avait pas agi autrement en consacrant de longues heures à la rédaction de ce texte littéraire et polémique que fut *J'accuse...!*, même si trop de commentateurs ultérieurs ont sous-estimé le premier aspect de cette œuvre¹³.

Après avoir fait retentir la grosse caisse et la réclame de l'antisémitisme de combat en 1886 en publiant les deux volumes de *La France juive*, Édouard Drumont, membre de la Société des Gens de Lettres, se lança dans l'aventure de *La Libre Parole* en avril 1892. À ses côtés, un écrivain reconnu, Gyp, la vicomtesse de Martel de Janville, devait l'aider dans son combat douteux en confiant à son journal ses dessins signés Bob — ou Bobb — et ses brûlots incendiaires contre les coreligionnaires du « baron Sinaï » ou du « Colonel Judasfrüss ». Femme de lettres à succès, publiée dans la très littéraire maison Calmann-Lévy puis chez Fasquelle et Flammarion au temps de l'Affaire, elle connaissait des tirages importants et ne passait nullement pour un auteur mineur ou pour une vulgaire feuilletoniste aux yeux de ses contemporains¹⁴. Certes les intrigues de ses romans du temps prêtent à bien des critiques parce que la réalité est trop peu démarquée pour que les héros conservent l'épaisseur des êtres de fiction mais, par certains côtés, on pourrait en dire autant du baron Duvillard du *Paris* de Zola qui apparaissait immédiatement au lecteur de 1898 comme le substitut à peine voilé du baron Jacques de Reinach, le héros malgré lui du scandale de Panama des années 1892-1893¹⁵. Quant à Maurice Barrès, rédacteur du journal

11. Octave Mirbeau, *L'affaire Dreyfus*, édition de Pierre Michel et Jean-François Nivet, Paris, Séguier, 1991, 368 p.

12. Deux des œuvres les plus achevées d'Octave Mirbeau.

13. Voir Henri Mitterand, « Histoire, mythe et littérature : la mesure de *J'accuse...!* », *Historical Reflections / Réflexions historiques*, vol. XXIV, n° 1, 1998, p. 7-23, où l'auteur insiste au contraire sur le caractère éminemment littéraire de ce texte explosif.

14. Willa Silverman, *Gyp. La dernière des Mirabeau*, Paris, Seuil, 1998.

15. Jean-Yves Mollier, « Zola dans le ventre des villes : de la réalité à la fiction », *Les cahiers naturalistes*, n° 72, 1998, p. 263-273.

La Cocarde après l'échec du mouvement boulangiste, il confiait *Le roman de l'énergie nationale* à l'éditeur de Zola, Eugène Fasquelle, avant de le quitter au profit de Félix Juven après 1900. Les trois tomes de son œuvre, *Les déracinés*, *L'appel au soldat* et *Leurs figures*, mettaient également en scène l'actualité, du scandale de Panama à l'affaire Dreyfus¹⁶, dont traitait par ailleurs Anatole France dans *L'Histoire contemporaine*¹⁷.

On sait en effet que les chapitres qui composeront les quatre volumes de cette fresque, *L'orme du mail*, *Le mannequin d'osier*, *L'anneau d'améthyste* et *Monsieur Bergeret à Paris*, ont d'abord été écrits pour nourrir ses chroniques de *L'Écho de Paris* puis du *Figaro* où elles paraissaient d'ailleurs avec leur titre générique, *L'Histoire contemporaine*¹⁸. Le va-et-vient incessant entre le quotidien et le livre trouve ici sa formule la plus réussie, la plus visible également, et il est aisé de vérifier la complémentarité entre le commentaire de l'actualité et son passage à la fiction. On se contentera d'un exemple, le traitement des affaires de Panama dans *L'Écho de Paris* et dans *Le mannequin d'osier*. Persuadé qu'il tenait là un élément narratif fort pour expliquer les drames de son époque, Anatole France a voulu esthétiser ce scandale politico-financier dont on voit mieux aujourd'hui qu'il n'a pas inspiré les seuls auteurs de romans-feuilletons qui, comme Dubut de Laforest, en feront le ressort de leur œuvre. *La haute bande*, publiée en 1893, appartient en effet à ce genre décrié, mais Barrès, France et Zola n'ont pas dédaigné de s'inspirer des mêmes événements, ce qui est plus intéressant et confirme l'obligation pour les meilleurs romanciers de la fin du XIX^e siècle de se plonger dans l'actualité, de la traiter en fait divers à haute teneur sociologique avant de revenir à leur activité principale, l'écriture littéraire.

Un double mouvement s'observe donc ici qui amène à la fois les écrivains à faire des problèmes du temps l'un des sujets de leur univers fictionnel et à utiliser la presse pour intervenir dans le débat politique. Or, c'est avec les outils de la littérature qu'ils se transforment en journalistes ou chroniqueurs, ce qui fera le succès de Léon Daudet à *L'Action française* à partir de 1908, la publication du *Pays des parlementeurs* en 1901 l'ayant révélé comme un pamphlétaire qui annonce le Louis-Ferdinand Céline des années 1937-1938. La littérarisation de la politique contemporaine, son esthétisation, sont ainsi une donnée majeure des années

16. Zeev Sternhell, *Maurice Barrès et le nationalisme français*, Paris, Presses de la Fondation nationale des Sciences politiques, 1972, 395 p.

17. Jean-Yves Mollier, « La bataille de l'imprimé », *Littérature et nation*, n° hors série « Les représentations de l'Affaire Dreyfus dans la presse en France et à l'étranger », p. 15-28.

18. Marie-Claire Bancquart, *Anatole France. Un sceptique passionné*, Paris, Calmann-Lévy, 1984, 438 p.

1890-1900 et elles trouveront leur prolongement dans le cycle du *Monde réel* de Louis Aragon après la Première Guerre mondiale. En réhabilitant d'une certaine manière le personnel politique qui, même caricaturé et stigmatisé, pénètre avec force dans l'imaginaire et la fiction, les hommes de lettres démontrent la complémentarité de leurs fonctions, celles qui relèvent du traitement de l'actualité et celles qui ressortent de la fabrication du littéraire. Si Jacques de Reinach est un personnage de véritables romans, *Paris*, *Le mannequin d'osier* et *Les déracinés*, c'est aussi parce que Drumont dans *La libre parole*, Mirbeau dans *L'Aurore*, France dans *L'Écho de Paris* et Barrès dans *La Cocarde* ont traité des « affaires de Panama » en utilisant leur métier d'auteurs capables d'appliquer à la réalité la plus triviale et la plus plate — l'escroquerie, la concussion ou la corruption des milieux politiques ici — les procédés qu'ils affectionnaient dans leurs romans.

La littérature du trottoir

Très éloignée en apparence des œuvres de fiction qui ont reçu leurs lettres de noblesse en étant acceptées dans le Panthéon littéraire, la littérature du trottoir appartient à un genre dont la généalogie montre le lien qui l'unit à l'actualité politique. Proliférante lors des grandes crises qui secouent les premières années du régime républicain — le boulangisme, le panamisme, le dreyfusisme — elle se rattache à l'occasionnel et au pamphlet ordurier d'Ancien Régime comme au canard de la Restauration ou à la complainte des ^{xvii}^e et ^{xviii}^e siècles. Elle entend en effet parler des événements, se saisir des préoccupations de la foule pour faire passer sa vision du monde et imposer son idéologie ou ses préférences en matière de gouvernement. De même que les colporteurs urbains avaient joué un rôle essentiel dans la mise à la disposition du public des placards de la Fronde ou des attaques antimonarchistes des années 1780-1791, les camelots de la fin du siècle sont les médiateurs de cette prose destinée à agir sur l'opinion, à l'ébranler et à la mobiliser. En ce sens, elle poursuit les mêmes finalités que la presse politique ou le quotidien populaire antidreyfusiste façon *Petit Journal* d'Ernest Judet¹⁹. Comme lui, elle est essentiellement diffusée sur les boulevards et bénéficie de la mise en scène très théâtralisée du crieur de journaux, cet « aboyeur » d'un genre particulier qui utilise son organe vocal et sa gestuelle pour arrêter le passant, l'intéresser à son boniment, l'entraî-

19. Janine Ponty, *La presse devant l'affaire Dreyfus. Contribution à une étude sociale d'opinion publique, 1898-1899*, thèse de doctorat d'histoire, EPHE, 1971.

ner un instant dans son univers magique et lui faire acheter l'imprimé qui assure sa subsistance.

Le même personnage est d'ailleurs fréquemment le matin vendeur de gazettes et, dans la journée ou le soir, marchand d'objets amusants et d'écrits éphémères rédigés à la hâte pour interpréter l'événement du jour, le commenter et le rendre accessible au plus grand nombre. Parmi les formes revêtues par cette littérature du trottoir, du caniveau ou du ruisseau²⁰, la chanson de rue est la préférée des badauds parce qu'elle ajoute la musique et la caricature, l'air à la mode et le dessin à traits grossiers, au poème rapidement mis en forme pour dramatiser l'actualité. Se situant dans la ligne de la complainte de Fualdès, elle-même reprise des thèmes de Cartouche et de Mandrin du XVIII^e siècle, elle tente d'apitoyer sur le destin tragique des épargnants volés par les « chéquards » de Panama²¹ ou de susciter l'émotion de ceux pour qui Zola est un traître à la patrie, un Prussien judaïsé ou un faussaire acharné à détruire la France²². *La complainte du Vénitien Zola, L'alphabet des Youpins, Le châtiment de Zola en débâcle, Le syndicat des vidangeurs, Youpin, Mouscaille et compagnie* ou *L'interrogatoire de Dreyfus. Il n'est pas coupable !!! Il est déjà coupé !!!* firent le bonheur des nationalistes et des ligueurs en 1898 mais ils amusèrent également les dizaines et les dizaines de milliers de braves gens qui achetèrent ces versions littérisées de la propagande politique du moment. En dehors de la chanson de rue, la fausse lettre mortuaire ou le testament humoristique était également à la mode depuis le renvoi de Ferry en 1885 et le départ précipité de l'Élysée du président Grévy en 1887. *La mise en bière allemande de Dreyfus* fut commercialisée à plus de 200 000 exemplaires, *Le décès de Zola en cour d'assises* à 120 000 exemplaires et *Le testament authentique d'Alfred Dreyfus* dans les mêmes proportions.

Le placard et l'affiche faisaient partie de la panoplie du camelot et, s'il étalait la seconde sur les murs pour alerter les promeneurs, il vendait le premier afin de leur offrir un divertissement facile. *L'art et la manière d'obtenir la gueule à Zola* fut l'un des plus célèbres. Il se présentait comme une sorte de jeu d'imagination et se rapprochait par ce trait des objets amusants, à systèmes, à tirettes ou à roues, que prisait les Parisiens. On pouvait de la sorte faire apparaître ou disparaître à volonté les fesses de la Mouquette ou celles de Zola, plonger celui-ci

20. Jean-Yves Mollier, « Zola et la rue », *loc. cit.*, p. 75-91.

21. Jean-Yves Mollier, *Le scandale de Panama*, Paris, Fayard, 1988.

22. Jean-Yves Mollier, « Les contre-Zola », à paraître dans le volume d'actes du colloque de New York consacré au centenaire de *J'accuse...!*, Paris, Fischbacher, 1999.

dans la mélasse ou le faire rôtir en enfer ce qui illustrait à la fois la marchandisation de la société française à la Belle Époque et le triomphe du jouet et des farces et attrapes comme passe-temps du loisir gagné sur le travail. En dehors de ces menus objets répandus par les camelots, les papiers buvards ou gommés, les jeux de l'oie humoristiques et les télégrammes-farces étaient très prisés. Tous profitaient de l'heure, la période du carnaval, pour inciter la population à rire et à subvertir, au moins symboliquement, l'ordre établi. Le cri des camelots pour attirer l'attention était d'ailleurs fameux : « Voici de quoi rire, voici de quoi s'amuser : le procès de Zola Mammès-Élisée-Rufin-Damiens-Émile, un procès qui se sent. On en mangerait²³. »

Comme on le voit à travers ces exemples, la littérature du trottoir est alors à la fois dans le support, *La gueule à Zola. Grand duo chanté par Zola et Dreyfus au casino de l'île du Diable* ou le *Programme officiel des grandes fêtes du carnaval, avec le départ des youpins à l'île du Diable*, et dans la rue où un petit théâtre proche de la farce d'autrefois sert de prétexte à l'incitation à l'achat de ces produits de l'actualité. Inspirés par la lecture de la presse dont ils démarquent aussitôt les articles les plus frappants et les plus percutants, ceux qui utilisent les procédés du mélodrame et du drame historique pour souligner la trahison ou la veulerie des personnages maléfiques, ils littérisent l'événement, le romancent et le rendent alternativement comique ou tragique en fonction du savoir-faire des auteurs de ces textes. Obligés de se renouveler presque quotidiennement, appartenant au monde des marginaux des lettres, poètes chansonniers, acteurs sans théâtre, versificateurs pour fêtes de famille ou réunions de buveurs, les Louis Gabillaud et autres Léon Hayard qui eurent les faveurs du public²⁴ à cette époque aimaient l'ordure et la gaudriole, le scatologique et la pornographie. Ils introduisaient ainsi dans la vie politique des méthodes qui annoncent le poujadisme du xx^e siècle, voire l'agitation populiste la plus extrémiste. Très proche de l'extrême droite ligueuse, antidreyfusarde et antisémite, Léon Hayard, « l'empereur des camelots » était rémunéré à l'occasion par les mouvements nationalistes pour organiser une manifestation dite spontanée mais il était surtout le grand pourvoyeur de cette librairie du trottoir qui les faisait vivre, lui et ses bataillons de camelots faméliques qui poussaient sur le pavé à la faveur des changements que connaissait la France de l'affaire Dreyfus.

23. John Grand-Carteret, *L'affaire Dreyfus et l'image*, Paris, Flammarion, 1898, p. 50.

24. Jean-Yves Mollier, « La librairie du trottoir à la Belle Époque », *loc. cit.*, p. 233-241.

Dans une étude déroutante, *Le moment antisémite. Un tour de la France en 1898*²⁵, Pierre Birnbaum conclut d'un tour de France assez rapide dans les dépôts d'archives départementales à une très large imprégnation nationaliste, xénophobe et antijuive des Français du temps. À aucun moment, il ne commente le fait que les étudiants impliqués dans les manifestations bruyantes et parfois violentes ou leurs émules répètent inlassablement les mêmes arguments puisés dans la lecture des documents plus ou moins littérisés produits par l'officine de la rue Montmartre, la boutique de «l'empereur des camelots», Léon Hayard. La capacité de cette presse, de cette «littérature du trottoir», à se répandre, à élargir les bases de son lectorat, apparaît pourtant ici de façon éclatante puisque, un peu partout dans le pays, la police a saisi ce matériel qui joua un rôle décisif dans la montée en puissance de l'agitation nationaliste. La force de cette propagande moderne réside essentiellement dans son esthétisation, ce à quoi ne s'intéresse pas l'auteur de cet ouvrage qui la traite indistinctement comme un argumentaire purement politique. Il ne voit pas ce qui est peut-être l'essentiel pour comprendre cette période, l'obligation pour les leaders d'extrême droite de traiter l'actualité comme un mélodrame en débusquant des traîtres de comédie, des bandits de grand chemin ou des espions qui annoncent les Fantômas et les Chéri-Bibi des années suivantes tout en se rattachant à une longue tradition narrative solidement ancrée dans les mentalités.

Diffusée en période de carnaval, le moment précis où, chaque année, une certaine subversion parodique et ludique de l'ordre établi est plus ou moins admise ou tolérée par les autorités, cette production épouse d'autant mieux les contours du politique qu'elle apparaît d'abord comme un défoulement, une manière d'extérioriser les peurs du temps. Dans un pays qui change à grande vitesse tout en conservant une partie de ses structures anciennes²⁶, les couches sociales les plus perméables au message antisémite sont celles qui craignent de voir disparaître inexorablement l'univers économique, social et spirituel dans lequel elles avaient placé leurs espoirs. En canalisant leurs angoisses, en leur offrant un vaste défouloir, les meneurs nationalistes disposent d'un moyen de mobiliser les foules très efficace mais leur modernité dans la manipulation de ces dernières tient d'abord à la récupération des dispositifs les plus en vogue. La chanson de rues, la complainte, la

25. Pierre Birnbaum, *Le moment antisémite. Un tour de la France en 1898*, Paris, Fayard, 1998.

26. Jean-Yves Mollier et Jocelyne George, *La plus longue des Républiques 1870-1940*, Paris, Fayard, 1994.

lettre mortuaire fournissent un matériau malléable, plastique, se prêtant aussi bien à la farce, au mélodrame qu'au drame proprement dit. Il suffit de regarder de près les 5500 notices recensées dans la section « Éditions populaires, chansons, livres de propagande » de la *Bibliographie de la France* entre 1880 et 1906 pour saisir la spécificité de la « littérature du trottoir » et ses rapports avec la presse en période de tension politique²⁷.

Trois pics se dégagent en effet nettement qui correspondent à trois fièvres ou à trois périodes d'agitation intense, le boulangisme, le scandale de Panama et l'affaire Dreyfus, celle-ci dépassant en ampleur les deux précédentes. Avant 1886, le seuil de 180 titres annuels n'est jamais atteint et il retombera à 83 en 1906. Entre-temps, il sera monté à 344 notices en 1889, 250 en 1893 et 382 — un record — en 1898²⁸. Très concentrée en région parisienne, dans le nord du pays, en Basse-Normandie et en Rhône-Alpes, la production nourrit de multiples imprimeurs et des auteurs très nombreux mais, là encore, quelques boutiques spécialisées écrasent toutes les autres. Louis Gabillaud, Léon Hayard, sous leur nom ou abrités derrière des pseudonymes en général transparents, dépassent les Ernest Gerny, Jules Jouy, René Esse, Gonsalve Frémin, Victor Capart, Thomas de Laborde, Saint-Hilaire, Henry Dujour et Léon Maillot qui signent la majorité de ces textes. Venus du cabaret ou du caf'conc', alors en pleine ascension, et des petites salles de variétés ou spécialisées dans la chanson de rues et la farce, ils sont tout à fait capables de modifier leur registre et de passer à la politique quand celle-ci leur paraît susceptible de se prêter à une littérisation de l'événement. Avec des slogans assez simples tel que le sonore « Conspuiez Zola ! » qui fait florès lors des manifestations et défilés de rues, ils incendient aisément la rue en la faisant vibrer d'émotions intenses. Ainsi se rejoignent chahut urbain, monôme d'étudiants, protestations populaires et agitation ligueuse soigneusement organisée, ce qui semble annoncer, pour certains, les mobilisations fascistes de l'entre-deux-guerres²⁹.

Délaissant la gaudriole et l'humour facétieux qui dominent en période de calme relatif avec la recherche du scatologique et du porno-

27. Jean-Yves Mollier, « La librairie du trottoir à la Belle Époque », *loc. cit.*, p. 234-235.

28. *Ibid.*

29. S'appuyant sur les travaux de Zeev Sternhell, dont *Ni droite, ni gauche. L'idéologie fasciste en France*, Paris, Seuil, 1983, Pierre Birnbaum conclut à l'identité quasi structurelle, les massacres en moins, de l'agitation en France en 1898 et en Allemagne quarante ans plus tard.

graphique, genres très prisés, les auteurs de ces textes demeurent cependant très proches de leur registre initial quand, transposant dans leurs écrits les arguments énoncés dans la presse nationaliste, ils menacent de « couper » Dreyfus ou de « fesser » Zola. Essayant en permanence de faire rire leurs lecteurs et leurs auditeurs, ils jouent sur les ressorts les moins purs de leur psychologie, font resurgir la peur du « Boche » de sinistre mémoire et diabolisent leurs adversaires en utilisant les procédés du mélodrame et du roman-feuilleton à sensation. Du *Poivrot de la Place Maubert* et des *Enfants martyrs* de Thomas de Laborde à la *Polka des chéquards*, *Guillaume en goguette*, *La France aux Français*, *Chassons l'étranger!*, aux *Youtres* ou au *Testament d'Alfred Dreyfus*, le passage est aisé et le recyclage des auteurs facilité par leur connaissance du public, de ses réactions, de ses émotions que leurs éditeurs, les patrons de l'armée des camelots qui parcourent les rues de la capitale, testent en permanence. Capables de modifier du jour au lendemain leur répertoire en fonction des ventes ou, au contraire, de l'insuccès des productions de la « librairie du trottoir », ils possèdent un avantage incontestable sur leurs adversaires, les éditeurs dreyfusards qui, à l'instar de Pierre-Victor Stock, préfèrent promouvoir des textes destinés à faire réfléchir le lecteur plutôt qu'à le séduire³⁰. De même n'hésitent-ils pas à intégrer les fêtes du carnaval dans leur production, ce qui concourt à l'adapter admirablement à la période et à ses particularités, ce à quoi se refusent généralement les partisans du capitaine Dreyfus qui, tout au plus, mettent en vente des images d'Épinal et un journal satirique, *Le Sifflet*, pour répondre au *Psst...!* de Caran d'Ache et Forain³¹.

Culture médiatique et littérature du trottoir

D'une certaine façon, la prose de Léon Hayard et celle de ses amis relèvent de la mise en fiction du fait divers, procédé ancien dont la France fut friande à la veille de la prise de la Bastille³². De même, l'injection d'informations politiques dans le récit fictionnel n'est-elle pas neuve³³ et l'almanach avait pu se prêter pendant de longues années à

30. Jean-Yves Mollier, « L'édition dans la tourmente de l'affaire Dreyfus », dans M. Drouin (dir.), *L'affaire Dreyfus de A à Z*, Paris, Flammarion, 1994, p. 377-383.

31. Jean-Yves Mollier, « Zola et la rue », *loc. cit.*, p. 75-91.

32. Chloé Baril a présenté une communication concernant « l'utilisation de la fiction dans l'information politique » au colloque « Presse et littérature », tenu à l'Université de Montréal les 26 et 27 mars 1999. Ses propos rejoignent les nôtres.

33. Chloé Baril a également traité cet aspect.

cette subversion de la littérature par le politique³⁴. Pourtant la comparaison est trompeuse parce que, si les techniques n'ont pas fondamentalement changé, elles se sont adaptées à l'ère des foules alphabétisées et à la marchandisation de la société qui sont les caractéristiques les plus certaines de la période étudiée, cette Belle Époque ressuscitée par ceux qui auront connu les horreurs effrayantes de la Grande Guerre de 1914-1918 mais qui auront oublié, ce faisant, les fantasmes et les phobies les plus nauséabonds de ces années de crise nationaliste. Par leur nombre et le tirage exceptionnel auquel ils donnèrent lieu, ces textes de circonstance touchèrent évidemment un lectorat beaucoup plus étendu et imprègnèrent davantage de consciences que leurs prédécesseurs de la Fronde, des années révolutionnaires ou de la Restauration et des époques suivantes.

Protéiforme, amusante ou inquiétante, la « littérature du trottoir » pousse en effet sur un terreau que la presse populaire alimente jour après jour. Leur communauté de vues, la circulation et la perméabilité de leurs informations sont des éléments relativement neufs et le lecteur idéal de cette époque est celui qui achète le matin *Le Petit Journal*, *La Libre Parole* à Paris ou les éditions diocésaines de *La Croix* en province et, le soir, les chansons de Léon Hayard ou de Louis Gabillaud, les testaments humoristiques et les objets à systèmes destinés à soulager ses angoisses, à le faire rire et à déclencher sa colère expiatoire pour retrouver son calme avant d'affronter une nouvelle journée difficile. Moderne et adaptée à l'apparition d'une culture médiatique en France³⁵, cette propagande antidreyfusarde correspond exactement à l'avènement de cet *Âge du papier* qu'a voulu représenter Félix Vallotton quand il a confié au *Cri de Paris* du 23 janvier 1898 son dessin le plus connu. Sans la lecture quotidienne de la presse, les productions littéraires des agents du nationalisme exacerbé n'auraient pu atteindre autant d'esprits ni contribuer à les troubler avec cette force et cette constance pendant une période aussi longue, de janvier 1898 à septembre 1899³⁶.

Même si elle n'appartient pas aux genres les plus nobles et n'avait aucune chance de pénétrer à l'intérieur du canon de la littérature, cette théâtralisation de la vie politique et sa mise en fiction relèvent bien du

34. Hans-Jürgen Lüsebrink a consacré une partie de son article à ces phénomènes.

35. Jean-Yves Mollier, « La naissance de la culture médiatique à la Belle Époque. Mise en place des structures de diffusion de masse », *Études littéraires*, vol. XXX, n° 7, automne 1997, p. 15-26.

36. Jean-Yves Mollier, « La propagande dreyfusarde et antidreyfusarde en France de 1894 à 1900 », communication au colloque de Penn State, à paraître.

littéraire, de ses procédures, de ses codes et de sa rhétorique, ce que prouve l'affection des lecteurs pour la versification des chansons de rues. Certes les effets recherchés sont grossiers — « Zola ! Oh la la. Ça ne peut rimer qu'avec caca », clame le refrain de la *Lettre aux sergents de ville d'Émile Zola* — mais ils tendent à démontrer le goût du public pour la rime, l'air entraînant et, pour finir, l'esthétisation de la vie quotidienne. Tous les rapports de police se rejoignent sur ce point capital : dans les manifestations de rues et les défilés protestataires, on ne trouve sur les individus arrêtés par la police que des textes politiques plus ou moins littérisés.

L'absence de journaux ou d'articles découpés sur la piétaille du nationalisme et la surreprésentation du matériel littéraire ont tendance à confirmer son aptitude à homogénéiser les conduites des lecteurs catholiques et conservateurs, souvent rejoints par des petites gens issues d'autres horizons politiques, républicains, socialistes, voire anarchistes antisémites³⁷. Cette étonnante rencontre a pu être préparée indirectement par la lecture des manuels scolaires diffusés à des millions d'exemplaires dans la mesure où ils ont familiarisé les enfants de tous les milieux et de tous les terroirs avec l'idée que le « Boche » était un être maléfique qu'il fallait se préparer à combattre le jour venu. La presse populaire, en faisant revivre les cauchemars de la défaite de 1870 et l'annexion des provinces orientales, en soulignant le martyre de leurs populations, a renforcé l'impact de ce message. La littérature de l'affaire Dreyfus apparaît alors complémentaire et si Zola, Vénitien d'origine, peut-être aussi aisément assimilé au Juif et au Prussien, comme le souligne le premier numéro du *Psst... !* en février 1898³⁸, c'est que cette figure du Mal est présente dans tous les esprits depuis longtemps. En ce sens, cette prégnance d'archétypes remis au goût du jour confirme l'entrée de la France dans une société ou une civilisation médiatique dont la tendance naturelle est de gommer les différences individuelles, sociales ou régionales et de faire vibrer à l'unisson les papivores qui se délectent de la lecture des éditoriaux de Drumont ou de Judet, des articles de Gyp ou de Rochefort et des écrits de Léon Hayard et de ses imitateurs.

Signe de l'émergence du nouveau dans une vieille nation rurale et traditionnelle, cette conjonction momentanée des esprits les plus craintifs ou les plus frustrés, la liaison entre la littérature et la presse du

37. Zeev Sternhell et Pierre Birnbaum insistent sur cette rencontre troublante entre antisémites et nationalistes venus des deux extrémités de l'échiquier politique.

38. Jean-Yves Mollier, « Zola et la rue », *loc. cit.*, p. 75-91.

trottoir révèle l'un des aspects les plus déroutants du développement de la démocratie et de la généralisation du suffrage masculin depuis 1848. Puisque désormais chaque électeur compte pour un et que les masses expriment leur opinion et participent au débat national, il appartient aux organisations et aux meneurs populistes, démagogues et nationalistes, d'utiliser, dans le journal et la littérature de grande diffusion, les artifices les plus efficaces pour persuader les foules que l'ennemi est tapi dans l'ombre et qu'il guette le moment opportun pour s'emparer du pouvoir. À l'opposé de la vision romantique de l'écrit destiné à éclairer les consciences, à les éveiller aux sentiments les plus nobles, la littérature du ruisseau s'engageait dans la voie de la suspicion, de la dénonciation et de la révélation permanente de scandales réels ou supposés que la grande presse devait élever au rang de paradigme au *xx^e* siècle.